

Les foyers de travailleurs migrants : en France sans y être

Vestiges de la politique migratoire française des années 1950, les foyers de travailleurs migrants continuent aujourd'hui d'accueillir les immigrés en quête d'une vie meilleure. Insalubres, ghettoïsant et surpeuplés, ces foyers ont vu se développer un mode de vie parallèle, en marge de la société, comme celui de la rue de Lorraine, dans le 20^{ème} arrondissement de Paris.

Le premier jour où il a mis les pieds au foyer Lorraine, il y a un an, Boubou Hammady a aussitôt voulu repartir au Sénégal : « *Je me suis demandé comment j'allais pouvoir vivre ici, dans une chambre minuscule, dans cet endroit sale. J'ai vu des gens dormir dans les couloirs... J'étais dégouté* ». A l'aube, il a dormi sur un matelas à même le sol, dans la petite chambre de son père, occupée aussi par son frère. 10 mètres-carrés pour 3 personnes.

Dans le hall du foyer au sol semé d'emballages froissés et de mégots de cigarettes, les résidents vont et viennent discutant en Wolof ou en Bambara. Boubou attend pour sa coupe de cheveux. Chaque week-end, un ancien résident du foyer, vient les coiffer dans un petit espace derrière la cage d'escalier. Boubou, t-shirt moulant et grosse chaîne en or autour du cou, a sacrifié son confort en venant en France, mais pas son apparence. Dans la queue, il explique comment il jongle entre deux petits boulots, comme son père l'a fait avant lui, il explique aussi à quel point la vie peut être dure au foyer : « *J'ai honte de l'endroit où je vis. Je n'invite pas d'amis ou de petites-amies ici, je ne veux pas que les gens ne retiennent que ça de moi. Ici, ce n'est pas ma maison* » dit-il amèrement.

Le foyer, symbole de la politique d'immigration française

Créé dans les années 1950 pour accueillir les travailleurs algériens – puis les immigrés venus d'Afrique de l'Ouest dans les années 1960 et 1970 - les foyers français de travailleurs migrants sont un cas unique à travers le monde et fournissent encore aujourd'hui un logement précaire pour les travailleurs étrangers. « *Ce système en dit beaucoup sur l'histoire de l'immigration en France* » explique Mahamet Timera, anthropologue à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS). « *Avec ces foyers, l'Etat français disait 'on veut les bras, pas les personnes'. Ce n'est pas une politique d'immigration mais une politique de main d'œuvre* »

Pour Boubou, sans travail, ni papiers à son arrivée, pas d'autres choix que de vivre au foyer. Comme lui, beaucoup de résidents sont les fils, les frères ou les cousins d'un autre habitant. Ils vivent dans la même chambre, contournant les démarches administratives : « *Les filières*

de migration sont des filières familiales. Le premier ouvre la voie pour les autres » explique Mahamet Timera. Un phénomène qui a conduit à une sur-occupation des locaux: au foyer Lorraine, si l'on compte officiellement 186 résidents – il s'agit du nombre de lits disponibles – l'endroit abrite en réalité « *au moins le double* » explique le directeur du foyer, Boubou Diawara.

Ce qui devait être un logement temporaire est devenu une vraie maison pour beaucoup. C'est le cas de Wadiou Abdouha. Ce Malien de 40 ans est arrivé en France à l'âge de 17 ans – « *Je connais mieux la France que le Mali* » remarque-t-il tristement. « *Passer toute ma vie dans un foyer, ce n'était pas du tout ce que j'avais prévu au départ. Mais le temps passe sans qu'on s'en rende compte...* » explique-t-il assis sur son lit.

Les pouvoirs publics français n'ont pas pris en compte cette tendance, laissant les foyers à l'abandon, totalement inadéquats pour un séjour de longue durée. Les migrants ont alors tenté d'y reproduire leur mode de vie. Et en observant la vie quotidienne de ces hommes, il semble qu'ils ne soient jamais vraiment arrivés en France : « *Ces foyers sont souvent l'expression d'une vision postcoloniale des Africains. L'Etat français s'est dit 'ils sont habitués à vivre ensemble alors mettons les ensemble ici aussi'* » explique Alain Lounnas, coordinateur départemental à l'Aftam (Centre médico-social et insertion sociale). Cette organisation à but non lucratif fondée en 1962 possède 23 foyers à Paris, dont celui de la rue de Lorraine.

« *Le foyer est devenu une sorte de siège social de la communauté* »

Alassane Dieng a 63 ans mais en paraît dix de moins. Ce cuisinier sénégalais est arrivé en France en 1974 et vit au foyer depuis 1979. S'il refuse de se plaindre, s'il évite de parler des pannes d'ascenseur à répétition, du débordement quotidien des canalisations, il dénonce quand même cette existence de reclus et d'exclus : « *Nous, les Africains on est toujours mis dans le même sac. Pourquoi ils n'ont pas construit des logements sociaux plus grands que ces foyers ? Non, ils nous ont mis là, à côté. S'ils veulent qu'on apprenne les lois françaises, qu'on respecte la France, ils doivent mélanger les gens... Vous voyez un Blanc ici ? Non. C'est pas normal* » dit-il avec colère.

Au foyer Lorraine, un bâtiment au gris délavé construit en 1979, tous les résidents sont originaires de l'Afrique sub-saharienne - Mali, Sénégal et Mauritanie (67 000 Sénégalais et 54 000 Maliens vivaient en France en 2005 légalement selon les dernières statistiques de l'INSEE). Cette absence de mélange range le foyer Lorraine dans la catégorie des foyers "communautaires" de l'Aftam. La plupart des hommes du foyer sont Soninké, une ethnie de la vallée du Fleuve Sénégal, région frontalière du Mali, du Sénégal et de la Mauritanie. En arrivant dans les foyers français, ils ont commencé à s'organiser en villages avec un chef, choisi parmi les plus âgés : « *C'est ainsi que le foyer est devenu une sorte de siège social de la*

communauté villageoise installée ici avec des réunions mensuelles” explique Mahamet Timera.

Dans les années 1970, les migrants ont instauré un système de collecte de fonds au sein des foyers, se cotisant pour construire des écoles, des dispensaires dans leur pays d'origine: *“Quand j'ai quitté mon village, au Sénégal, on buvait l'eau polluée de la rivière, maintenant, grâce à notre argent on a installé un système de pompage qui permet à nos enfants de boire de l'eau potable »* raconte Alassane fièrement.

Au rez-de-chaussée, une odeur épicée se dégage de la cuisine. Récemment construite, elle offre mafés et autres plats typique d'Afrique de l'Ouest pour quelques euros. Tout ce qui est préparé ici respecte la tradition halal, la grande majorité des habitants étant musulmane. Une mosquée a d'ailleurs été aménagée dans les locaux. A chaque étage, de longs couloirs aux murs jaunâtres desservent les chambres fermées par des portes peintes d'un rouge sombre et triste. Elles sont regroupées par trois, avec un espace commun muni d'une seule salle de bain vétuste pour 6 personnes et d'une cuisine très sommaire : un évier et deux plaques électriques en mauvais état.

Chaque semaine, c'est « la soupe », un repas commun organisé par les villages. Ils sont financés par les résidents, ceux qui travaillent paient pour ceux qui n'ont pas d'emploi. Tous ensemble dans une ambiance festive, ils mangent debout avec les mains, dans les couloirs ou dans les chambres, partageant le même plat: *“Je ne participe pas à ça »* explique Boubou, *« ça ne m'intéresse pas de vivre comme en Afrique. Pendant les week-ends, je préfère sortir avec des potes, aller dans les boîtes de nuit plutôt que de rester ici »*

Et ce week-end – comme tous les week-ends – le foyer ne désemplit pas. L'endroit est le lieu de rendez-vous de la communauté africaine, un endroit familier et rassurant pour beaucoup. Ils viennent là en famille, pour voir un oncle ou un frère, pour rester en contact avec le pays, se tenir au courant des dernières nouvelles du village. Même pour les mariages, les naissances ou les décès, c'est ici qu'on vient faire la fête.

Un plan de rénovation pour briser le communautarisme

Dans cette vie d'exil, la solidarité est cruciale. Boubou Camara, un séduisant et élégant mauritanien de 37 ans, a vécu dans le foyer pendant 7 ans. Avec l'arrivée de sa femme et de ses trois enfants, il a dû déménager dans un hôtel bon marché. Mais la nostalgie ne le quitte pas un seul instant : *« Je ne peux pas oublier cet endroit. Ici j'ai mes amis, on rit ensemble, on va discuter au café à côté... alors je continue de venir très souvent »* dit-il avant d'être

interrompu par un ami qui vient lui tirer la barbe, ils rient « *J'ai perdu mon boulot il y a 10 mois alors je suis assez déprimé. Les amis au foyer me paient un repas, me donnent 10 euros pour acheter un peu de nourriture...* ». Pour lui, le foyer est devenu une seconde maison et a eu une bonne influence sur lui qui était un peu nerveux: « *parce qu'au foyer vous devez être calme et respecter les gens* »

Mais au foyer on change aussi parce qu'on y est obligé : « *En tant qu'immigré on est forcé d'accepter ce qu'on trouve. Donc oui j'ai changé parce que j'accepte de vivre avec des gens avec lesquels je ne serais pas si je le pouvais. Mais on n'a pas le choix* » explique Wadiou. Le bruit la nuit alors qu'on a besoin de dormir, les disputes, les rats, les cafards, l'insalubrité, les résidents doivent endurer beaucoup de choses. « *Si un jeune me dit qu'il veut venir ici, je le mettrai en garde: c'est pas le paradis ici, c'est l'enfer. Faut pas rêver, la France pour nous, c'est pire qu'au pays* » estime Wadiou.

Pour améliorer les conditions de vie, l'Aftam a finalement lancé un grand plan de rénovation transformant les foyers en “résidence sociale”. Le foyer Lorraine sera reconstruit en 2014, avec une chambre par personne, une petite cuisine et une salle de bain individuelle. Le but affiché est de briser leur isolement. Mais officieusement, l'Aftam veut par là mieux contrôler l'occupation des locaux, en mettant fin au mode de vie communautaire auquel beaucoup de résidents sont attachés.

Car l'exclusion dont sont victimes les résidents des foyers – qui s'excluent eux aussi – empêche de concevoir un possible avenir en France, comme Alassane: « *Je veux retourner dans mon village, là-bas j'ai des plantations de maïs et de mil, je voudrais reprendre mon métier, de cultivateur* » dit-il dans un sourire. Mais pour Boubou, le pays est très loin. Il retournera au Sénégal avec plaisir... mais pour les vacances : « *Je ne suis pas comme les vieux dont le seul rêve est de retourner au pays. Je compte déposer une demande pour un logement social et je rêve de construire ma vie ici, avoir une famille. Avec une Française, pourquoi pas?* » dit-il malicieusement.

Ozal Emier